J'ai souvent entendu les officiers de la cavalerie libérale, qui avaient combattu contre la cavalerie française à Cholula et à Atlixco, durant le siége de Puebla, raconter ces brillantes actions. Ils avouaient qu'au moment de la charge, ils se croyaient au jugement dernier. Ils ne pouvaient qu'opposer le courage du désespoir contre le formidable choc des chevaux arabes et des terribles coups de sabre des chasseurs d'Afrique. Leurs escadrons sans consistance étaient refoulés comme par un ouragan; la fuite, où beaucoup de soldats cherchaient le salut, n'était guère possible devant les coursiers que montaient les chasseurs.

De là le secret de ces tueries dont on parle encore. Les cavaliers de la frontière, commandés par Quiroga, résistaient bravement; mais qu'espérer des partisans indisciplinés de Carbajal?

## VI

Celaya. — La brigade du colonel Quíroga. — Le chef républicain Franco. — Le champ de bataille de la Estancia de las vacas.

Notre colonne, en marchant, soulevait une poussière mélangée de salpêtre dont le terrain voisin de Celaya est rempli. Cette poussière altérait bêtes et gens, ce qui, joint à une forte chaleur, nous faisait désirer ardemment l'arrivée à Celaya.

Cette ville, où nous passames la nuit du 21 février, est assez importante. Elle fait partie de la contrée appelée Bajio, une des plus peuplées du Mexique, et dont les villes principales sont : Silao, Leon et Salamanca. Celaya possède des fabriques de zerapes, — couvertures de laine, — qui jouissent d'une grande réputation dans le pays.

Le colonel Quiroga se trouvait à Celaya avec sa brigade de cavalerie de la frontière du Nord. Comme nous, les troupes de Quiroga avaient été forcées d'évacuer les contrées qu'elles garnissaient, puis San Luis, pour se replier sur Queretaro.

L'occasion se présentera plus tard de parler de Quiroga, qui a échappé aux fusillades, et qui, je crois, est appelé à jouer quelque jour un rôle important dans les destinées du Mexique. C'est un vaillant homme, fils naturel du vieux D. Santiago Vidaurri. Il a hérité de toute l'influence et du prestige qu'avait son père dans les provinces du Nord.

Les cavaliers de la Frontière qui venaient de se distinguer peu de jours auparavant, à la Quemada, étaient passablement montés, bien armés et portaient des blouses brunes, fabriquées, dans l'origine, pour les bataillons de chasseurs francomexicains.

Celaya possède de magnifiques couvents, dont l'un, où ma batterie était provisoirement casernée, offre surtout un aspect monumental imposant. Comme partout ailleurs, la population était divisée en deux camps politiques, mais les conservateurs y dominaient; aussi la ville n'était pas en odeur de sainteté parmi les républicains.

Un des habitants me conta que, dans une réquisition faite quelques jours auparavant par le

fameux guerillero républicain Franco, il avait été forcé de donner son cheval auquel il tenait baucoup.

— Aussitôt que notre ville eut été abandonnée par la garnison, me dit-il, Franco entra à la tête d'une bande de cavaliers à l'aspect misérable. Il ne resta que peu de temps dans notre ville; mais, avant de partir, il fit main basse sur tous les chevaux, fusils et autres objets nécessaires à sa troupe, sans compter l'argent produit par un emprunt forcé, — le tout pris en échange de bons d'une valeur illusoire.

Mon interlocuteur me déclara bonnement qu'il ne penserait pas trop à son cheval s'il avait été obligé de le céder aux Impériaux; mais qu'il regretterait toute sa vie d'avoir ainsi, bien involontairement, aidé à remonter Franco.

Quand la ville fut réoccupée par les impérialistes, on travailla immédiatement à la mettre en état de défense : on y organisa un bataillon de troupes provinciales, qui se distingua à Queretaro, sous le commandement d'un officier supérieur nommé Gayon. Tout le Bajio, et en particulier Celaya, fournit d'excellents soldats. Le recrutement volontaire s'y pratique avec plus de facilité que partout ailleurs. Le 22, notre colonne se remit en marche pour Queretaro. La route fut assez agréable jusqu'à Paseo et ne fut signalée par aucun incident remarquable, si ce n'est la vue de plusieurs cadavres de voleurs pendus aux arbres qui bordent la route. Les drôles avaient été surpris par un détachement de cavalerie de Celaya, au moment où ils dévalisaient une diligence. Ils furent tués ou fusillés et ensuite pendus. Leurs cadavres, déjà desséchés, étaient horribles à voir.

Nous passames la nuit du 22 au 21 à Paseo, bourg charmant situé à quatre lieues de Queretaro. Nous le quittames au point du jour.

Nous arrivâmes bientôt à la Estancia de la vacas, lieu célèbre dans les annales de la guerre civile, pour avoir été témoin d'une victoire remportée par le général Miramon (alors qu'il était président) sur les troupes révolutionnaires.

Les dissidents y étaient commandés par Degollado, l'organisateur infatigable des forces militaires du parti républicain. Degollado était une des grandes figures de ce parti; il fut tué par les nôtres, mais après avoir vu le triomphe de la cause qu'il servit avec une constance et une intelligence peu communes.

Les révolutionnaires occupaient une formidable

position qui, de prime abord, paraissait inexpugnable. Miramon n'avait, pour les combattre, que des troupes bien inférieures en nombre, mais assez bien disciplinées. A cette époque, le général était arrivé au point culminant de sa fortune. Il les attaqua avec cette valeur et cette audace qui ont fait sa réputation. Cette fois encore, la fortune lui sourit, il mit les libéraux en complète déroute.

Le général Mendez commandait alors un bataillon de chasseurs à pied, qui se distingua beaucoup à cette affaire. Plusieurs officiers, qui y avaient pris part, nous en racontèrent les péripéties; leur récit enthousiaste nous enflammait tellement que nous appelions de tous nos vœux une nouvelle édition de ce combat, désireux que nous étions de prouver que nous ne le cédions en rien à nos aînés.